

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection 1851 \(1er janvier-10 novembre\) : Guizot observateur des jeux de tensions entre le Président et l'Assemblée](#)[Item](#)[Val-Richer, Jeudi 16 octobre 1851, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## **Val-Richer, Jeudi 16 octobre 1851, François Guizot à Dorothée de Lieven**

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### **Les folios**

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### **Les mots clés**

[Loi du 31 mai 1850](#), [Opinion publique](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait](#), [Réseau social et politique](#), [Révolution](#), [Santé \(Dorothée\)](#), [Socialisme](#), [Suffrage universel](#)

### **Relations entre les lettres**

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. □

### **Présentation**

Date 1851-10-16

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

### **Information générales**

Cote 3128, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 14

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Jeudi 16 Oct. 1851

Ceci sera ou très gros, ou très insignifiant. Si le Président, n'importe sous quel nom propre, a les Montagnards avec lui pour l'abrogation de la loi du 31 mai, le parti de

l'ordre devient opposition, et nous entrons dans les grandes aventures. Si le Président modifie la loi du 31 mai avec l'aveu d'une partie considérable des hommes d'ordre et sans satisfaire la Montagne, c'est une oscillation comme tant d'autres. Mes pronostics sont plutôt de ce côté.

L'appel de M. Billault serait assez grave ; il a de la faconde, de la témérité, de l'étourderie, de la ruse. Il peut aller à tout, tantôt le sachant, tantôt sans le savoir. Autour de moi le public s'étonne et s'inquiète un peu, sans agitation. Il est très vrai que les rouges se remuent beaucoup, même ici. Ils viennent de créer, dans le département, un petit journal hebdomadaire. Ce suffrage universel, qu'ils font colporter et répandre par paquets, même au fond des campagnes. Cela n'est pas sans action sur la multitude, même honnête, qui prend plaisir à se voir rechercher et à se croire importante.

Le parti de l'ordre prend beaucoup moins de peine, et se croit peut-être trop sûr de son fait. Certainement, les partis conservateurs de l'Assemblée se sont misérablement conduits n'osant jamais faire ni seulement dire ce qu'ils croyaient non seulement bon, mais nécessaire, et ayant peur de toucher, au seul instrument dont ils pussent se servir, le Président. Ils se sont annulés eux-mêmes pour ne pas le grandir. Par défaut de résolution ; surtout par complaisance pour leur propre fantaisie et leur humeur. Personne en a voulu se contrarier soi-même, ni contrarier ses amis. Aujourd'hui ma crainte est double ; et le parti de l'ordre et le président courent grand risque au jeu qui se joue. Les joueurs enragés peuvent espérer quelque coup heureux ; mais les anarchistes seuls ont de quoi être vraiment contents.

Je vais aujourd'hui à Lisieux pour un grand déjeuner. Je verrai là l'effet de tout ceci sur le gros public. Mon petit journal jaune me dit qu'on dit que Cartier reste. Si cela arrive, vous vous souviendrez que j'y avais pensé. Je ne sais pas si ce serait bon pour M. Carlier lui-même ; ce serait certainement bon pour nous. Il ne nous livrera pas à la Montagne. C'est un homme intelligent et résolu. Il peut avoir envie de tenter, à tout risque, une grande fortune politique, à la fois au service du suffrage universel et contre la Montagne. Dans des temps comme celui-ci, ce sont ces hommes-là qui font avancer quelque fois dénouent les situations.

M. Véron m'étonne un peu. Il était très prudent. Se mettre dans la barque d'Emile Girardin et de M. de Lamartine ! Il ne peut pas se flatter que ce sera lui qui la conduira. Quand la prudence, et la vanité sont aux prises, on ne sait jamais. Je vais faire ma toilette en attendant la poste.

Onze heures

Quel ennui que votre bile ! Je voudrais être à demain pour vous savoir mieux. Adieu, Adieu. Je pars pour Lisieux. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Jeudi 16 octobre 1851, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1851-10-16

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/4111>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Jeudi 16 oct. 1851

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/04/2022 Dernière modification le 18/01/2024

---

Val Richer - Jeudi 16 Oct<sup>r</sup> 1881 <sup>3128</sup>

Ceci sera ou très gros, ou très insignifiant. Si le Président, n'importe sous quel nom propre, a les Montagnards avec lui pour l'abrogation de la loi du 31 Mai, le parti de l'Ordre devient opposition, et nous entrons dans la grande aventure. Si le Président modifie la loi du 31 Mai avec l'aide d'une partie considérable des hommes d'Ordre et sans satisfaire la Montagne, c'est une oscillation comme tant d'autres. Moi, pronostiquer, j'ai plutôt de la peine.

L'appel de M<sup>r</sup> Billault devoit, assez grave, il a de la faconde, de la temerité, de l'obscureté, de la ruse. Il peut aller à tout, tantôt le sachant, tantôt sans le savoir.

Autour de moi le public s'étonne et s'inquiète un peu, sans agitation. Il est très vrai que les rouges se remuent beaucoup, même ici. Ils viennent de créer, dans le département un petit journal hebdo.

Madame le suffrage universel, qu'ils font  
colporter et répandre par pagots, même au  
fond des campagnes. Cela n'est pas sans action  
sur la multitude même humaine, qui prend  
plaisir à se voir recherchée et à se croire  
importante. Le parti de l'ordre prend  
beaucoup moins de peine et se croit peut-être  
trop sûr de son fait.

Certainement les partis conservateurs de  
l'Assemblée se sont misérablement conduits,  
n'osant jamais dire, ni contenir dire  
ce qu'ils croyaient non seulement bon, mais  
nécessaire, et ayant pour se toucher au  
seul instrument dont ils pussent se servir,  
le Président. Ils se sont amolli, eux-mêmes,  
pour ne pas le froisser. Par défaut de  
résolution, surtout par complaisance pour  
leur propre fantaisie et leur humeur.  
Pétionne n'a voulu de contradictions soi-même,  
ni contradictions de ses amis. Aujourd'hui ma  
crainte est double; et le parti de l'ordre,  
et le Président courent grand risque au  
jeu qui se joue. Les hommes engagés  
peuvent espérer quelque coup heureux;  
mais les anarchistes hardis ont de quoi

être vraiment contents.

Je vais aujourd'hui à Lorient pour un  
grand déjeuner. Je verrai là l'effet de tout  
ceci sur le gros public.

Mon petit journal jeune me dit qu'on  
dit que Carlier vote. Cela avide, pour  
vous, vous comprendrez que j'y avais pensé. Je ne  
dais pas si ce serait bon pour M. Carlier  
lui-même; ce serait certainement bon pour  
nous. Il me nous livrera pas, à la Montagne,  
c'est un homme intelligent et véridique. Il peut  
avoir envie de tenter à tout risque, une  
grande fortune politique, à la fois au service  
du suffrage universel et contre la Montagne.  
Dans ce cas, comme celui-ci, et tout ces  
hommes là qui font avancer et quelquefois  
détourner la situation.

M. Réaume m'étonne un peu. Il était très  
modeste. Je mettrais dans la baraque d'Émile  
Léonard et de M. de Lamartine! Il ne  
peut pas se flatter que ce sera lui qui la  
conduira. Quand la prudence et la saine  
sont aux prises, on ne sait jamais.

Je vais jeter ma cigarette en attendant  
la poste. Bonne nuit. Quel comm. que

quatre bills ! de vouloir être à l'instinct pour  
vous l'avez voulu. Adieu, Adieu. Je pars pour  
Londres.

Paris le 11 octobre 1851. <sup>3124</sup>

Voici vos deux lettres à la  
foi. pourquoi cela ? si n'en  
sais rien.

La journée d'hier paisible.  
on tenait pour la commission  
de gouvernement se conduisant  
très sagement.

Le blâme est universel  
on ne comprend pas pourquoi  
le Président ait pu faire  
pareille faute. tout le  
monde était pour lui, au-  
jourd'hui c'est le contraire.  
Le corps diplomatique en  
refuse par de le voir.